

Enseignement Pratique de la Langue Française

No. I.

COURS ÉLÉMENTAIRE

ART. I. — GRAMMAIRE.

I PARTIE: Phonétique ou étude des sons et des articulations.

B. — Orthographe et prononciation

IV. — CONSONNES RÉPÉTÉES.

1. **Principe général**: la répétition de la consonne sert à indiquer qu'un **e** muet = **e** ouuert: *jeter, il jette; appeler, j'appelle; venir, qu'il vienne.*

L'usage seul apprend les mots où la consonne répétée se prononce — ou ne doit pas l'être: *il-lustre, im-moler, in-né: — innocent, sommet, affaire. arriver. assurer. attendre.*

N. B. — Tout récemment une convention, en France, a été chargée de changer l'orthographe de ces derniers mots; mais l'Académie s'y refuse, à quelques exceptions près.

2. **B** se prononce simple: *abbé sabbat* (excepté *gibbeux*: qui a des bosses sur la tête: *gibbosité*).

3. **C** se prononce simple, devant **a, o, u**: *accablé, occupé* — sauf dans *peccable* et ses composés ou dérivés.

Devant **e, i**, il se prononce **ks**: *accès accident.*

4. **D** se prononce simple: *addition* — sauf dans *adducteur, reddition.*

5. **F** est toujours simple, au moins dans le langage courant; dans la langue du discours, pour mieux articuler et se faire entendre, il arrive que l'**f** devient double pour le son.

6. **G** se prononce simple: *aggraver*; mais devant **e**, le second prend le son de **j**: *sug-gérer, suggestion.*

7. **L** se prononce double, la plupart du temps : on est loin de trouver une règle uniforme ; c'est affaire d'usage et de milieu.

Les deux **l** non mouillées se trouvent dans *oscil-ler, vacil-ler*.

8. **M** se prononce simple : *abondamment, commerce, commode, sommaire, sommation...* ; on dit *immanquable* comme s'il y avait *in-manquable*.

9. **N** est simple : *donner, honneur, connaître, bonnet...* ; il est double dans *décennal, innomé, annales, annuler, connivence...*

10. **P** est simple, sauf dans *appétence, hippique* et ses dérivés.

11. **R** est simple : *carreau, corriger, correct, corrompre, terrain* ; — mais il est double au futur et au conditionnel : *couvrirait, mourrons, acquerrez* ; dans les mots commençants par *err, horr, irr*, et quelques autres : *concurrency, torrent, torride*.

12. **S** est d'ordinaire simple : *assurer, dissiper, essor, ossuaire* — sauf dans : *disséminer, dissention, dissident, dissonance, essence*.

On prononce simple *ressaisir, ressort, ressources, dessous, dessus*.

13. **T** se prononce simple, sauf dans *attique, pittoresque, guttural, sagittaire*.

N. B.—Nous renvoyons au prochain article les nombreuses *exceptions* et les *particularités*, concernant la prononciation des voyelles et des consonnes.

II PARTIE: Morphologie ou *Etude des mots*

CHAP. IV. — LE PRONOM.

Lettres canadiennes.

Bien chère sœur Marie,

Tu as lu mes précédentes lettres : elles sont peut-être peu intéressantes. Que veux-tu, mon amour ne cherche qu'à provoquer le tien : et c'est assez pour moi.

Si l'on poursuit sa course sur le *Saint-Laurent*, l'on s'approche de Pile de Montréal, dont la poupe se tourne au couchant, à l'endroit où la rivière Ottawa, prenant la gauche et dans la direction du nord, perd son nom pour devenir la rivière *La Prairie*. Le paysage est superbe : l'on dirait d'une petite mer devant soi ; cela se nomme le lac *Saint-Louis*, qui dort son éternel sommeil, enveloppé de son azur manteau, aux franges argentées. Quel charme, le soir, sous la lumière sidérale et les pâles rayons des signaux riverains, dans la paix de la nature et le repos des humains ! Qui ne goûterait l'inexprimable sentiment qui baigne l'âme, comme l'ondu qui vient glapir aux pieds, serait ingrat aux beautés parlantes de la création !

Il en est plusieurs qui n'entendent rien à ce langage; mais combien y savent répondre, car les chalets et les demeures villageoises, les clochers d'églises et de couvents sont venus s'échelonner, grim pant même dans les massifs de peupliers ou d'érables, tout le long des plages, au milieu des vergers, des jardins, des guérets et des prairies: depuis *Sainte-Anne* jusqu'à *Lachine*.

I. DÉFINITION—Le **pronom** tient la place du nom: "*elles sont... le tien...*"—Il est aussi pronom **adjectif**: "*mes lettres*".

II. DIVISION.—Il y en a *six*: personnel, possessif, démonstratif, interrogatif, relatif, indéfini.

A.—Personnel: il tient la place du nom qui désigne une *personne*—a) première personne "je, me, moi, nous";—deuxième: "tu, te, toi, vous";—c) troisième: "il, ils, le, eux (masc.)"; "elle, elles, la (fém.)"; "lui, les, leur, en, y, (masc. et fém.)";—d) réfléchi: "se, soi".

B.—Possessif: il tient la place du nom en indiquant à *qui appartient* l'objet nommé: "le mien, le tien, le sien";—et s'il y a plusieurs possesseurs: "le nôtre, le vôtre, le leur" (au sing. ou au plur.).

C.—Démonstratif: il tient la place du nom en *montrant* l'objet nommé: "celui, ceux; celui-ci, ceux-ci; celui-là, ceux-là";—"celle, celles; celle-ci, celles-ci; celle-là, celles-là";—"ce, ceci, cela".

D.—Interrogatif: il tient la place d'un nom et sert à *interroger*—a) ils sont *simples*: "qui, que, quoi?"—b) ils sont *composés*: "lequel, duquel, auquel," aux deux genres et nombres.

E.—Relatif: il tient la place d'un nom en y ajoutant une proposition qui l'explique ou le détermine: "qui, que, quoi, dont... lequel, laquelle, lesquelles..."; et même "où", précédé d'un nom: "un lac où glissent les canots"—Le relatif *indéfini* est: "quiconque, qui... que, quel... quelque... que."

F.—Indéfini: il tient la place du nom, quand il ne s'agit ni de personnes ni de choses précises:—a) "quelqu'un, qui que ce soit, n'importe qui";—b) "chacun, tout, certains, plusieurs, tel";—c) "nul, aucun, personne, rien; l'un, l'autre, autrui."

Il n'est rien de si gracieux que les premières semaines de l'été à Lachine: c'est une sorte de villa romaine, desservie par le chemin de fer par les bateaux à vapeur, par la file des voitures qui se croisent sur les routes de Montréal, par des tramways électriques élégants et confortables. Les ardeurs y sont tempérées d'une brise perpétuelle qui caresse les eaux bleues, enfile les voiles blanches aux régates, choque les oriflammes aux mâts fixes, tourne les girouettes et les roues aériennes des puits. Une promenade à cet oasis qui enchante est l'idéal envié des citadins poudreux: ils y viennent respirer des parfums champêtres jusqu'à une heure tardive; et leur plaisir est toujours nouveau.

ART. II. — VOCABULAIRE.

43. **Accès**: Abord, entrée: "port d'un—facile"; "l'accès est difficile aux honneurs, aux dignités"; — attaque, retour d'un mal, rechute: "accès de fièvre, de folie... de colère, de tristesse. — **Accessible** (*accessibilité*): dont l'accès est facile: sensible à (la flatterie, la crainte...). — **Accéder** (*accession*): approche de "on accède à la cuisine par un corridor"; consentir: ; "je veux bien accéder à vos désirs." **Accessit**.
44. **Accident**: Ce qui arrive par hasard, malheur, q. q. ch. de fâcheux: "un accident de chemin de fer"; inégalités du sol: "accidents de terrain"; de la vie. — **Accidenté, ée**; terrain, vie. — **Accidentel, elle** (événement, aventure). **Accidentellement**: fortuitement.
45. **Acclamation**: Cri de joie, d'approbation, d'enthousiasme que poussent ensemble plusieurs personnes. — "Par acclamation": tout d'une voix, sans discuter. — **Acclamer**: saluer, accueillir, approuver par des acclamations. — **Acclamateur**: celui qui...
46. **Acclimatation**: *Action... Acclimatement... le fait* d'acclimater, d'habituer à un pays autre que celui du pays natal.
47. **Accommoder**: "une maison", la rendre commode, en meilleur état; — "une viande", l'apprêter; — "un différend, une affaire", l'arranger, la terminer. — **S'accommoder**: se contenter de. — **Accommodage** des aliments. — **Accommodement** ou accord qui termine un dissentiment.
48. **Accompagner**: "Cette garniture accompagne bien la robe", lui convient et s'y ajoute pour la faire valoir.
47. **Accompli, ie**; "un prince, une personne —": parfaite; — crime, vœu —": exécuté, réalisé; — "vingt ans —"; révolus.
50. **Accord**: Union de vues, des sentiments; convention, pacte — *contraires*: désaccord, discorde, désunion, dissention. — **Accorder**: mettre d'accord (des ennemis); — concéder, octroyer (une faveur); concilier. — *Contraires*: brouiller, rejeter, refuser. — **Accordeur**: celui qui accorde les instruments de musique, pianos, orgues.
51. **Accoutrement**: Manière étrange d'être vêtu, habillement bizarre, ridicule. — **Accoutrer**, affubler drôlement.
52. **Accréditer**: Mettre une personne en crédit, en estime, en honneur: "sa conduite l'a devant tous accrédité"; "—une nouvelle" la faire croire.

53. **Accroc**: Déchirure faite par un objet qui accroche: "L'épine a fait cet accroc à mon habit"; — difficulté imprévue: tout allait bien sans cet accroc"; "sa réputation a subi un accroc". — **Accrocher**: suspendre, fixer à un crochet; soutenir ou retenir; gagner à soi: "accrocher une place."
54. **Accroire**: (usité à l'inf. avec *faire*) faire croire ce qui n'est pas. "Il a voulu s'en faire accroire": exagérer son mérite.
55. **Accroupir**: (s') s'asseoir sur ses talons. — **Accroupissement**.
56. **Accueillir**: Recevoir bien ou mal une personne qui se présente. — **Accueil** gracieux, bienveillant; — **accueillant, te**: qui fait bon accueil.
57. **Accumuler**: Ramasser et mettre ensemble: argent, honneurs, fautes sur fautes, ennuis, dettes. — **Accumulation**.

ART. III. — EXPLICATIONS D'AUTEURS.

I. — La Petite Mendiante

1

C'est la petite mendiante
 Qui vous demande un peu de pain.
 Donnez à la pauvre innocente,
 Donnez, donnez! car elle a faim.
 Ne rejetez pas ma prière,
 Votre cœur vous dira pourquoi...
 J'ai six ans, je n'ai plus de mère!
 J'ai faim, ayez pitié de moi!

2

Hier, c'était la fête au village,
 A moi personne n'a songé,
 Chacun dansait sous le feuillage,
 Hélas! et je n'ai pas mangé,
 Pardonnez-moi si je demande,
 Je ne demande que du pain.
 Du pain! Je ne suis pas gourmande,
 Ah! ne me grondez pas, j'ai faim!

3

N'allez pas croire que j'ignore
 Que dans ce monde il faut souffrir;
 Mais, je suis si petite encore!
 Ah! ne me laissez pas mourir.
 Donnez à la pauvre petite,
 Et pour vous elle priera!
 Elle a faim; donnez, donnez vite:
 Donnez, quelqu'un vous le rendra.

Si ma plainte vous importune,
Hé bien ! Je vais rire et chanter ;
De l'aspect de mon infortune
Je ne dois pas vous attrister.
Quand je pleure, l'on me rejette ;
Chacun me dit : "Eloigne-toi !"
Ecoutez donc ma chansonnette,
Je chante ! ayez pitié de moi !

BOUCHER DE PERTHES.

Analyse.

1. Quel tendre et mélancolique *chansonnette* !... L'enfant est pauvre, orpheline à six ans, et elle a faim : voilà la première *strophe* de huit vers, à rimes croisées ou alternées, terminant la huitième syllabe. Son langage est simple, naturel, touchant comme celui de celle qui est *mendiante*. Comme les enfants de son âge, elle répète les mêmes mots : donnez, donnez, j'ai faim, j'ai faim ! — On ne saurait mieux exprimer la douleur et la misère d'une petite... qui n'a plus de mère !

2. Nouvelle strophe attristée !... le village était en fête, on y dansait : elle, elle pleurait de "n'avoir pas mangé" ; elle insiste en reprenant les mêmes termes : et le dernier vers tombe comme une larme d'attendrissement par ce mot "j'ai faim", comme plus haut : "ayez pitié de moi !"

Il est facile d'analyser ces deux premières stances au point de vue grammatical : 1. "c'est... qui" tour propre à la langue ; puis l'impératif "donnez... ne rejetez pas..." ; enfin "j'ai... je n'ai plus... j'ai..." — Tous les mots sont ordinaires, mais il faut remarquer que deux "mendiante... innocente" sont adjectifs pris comme noms. — 2. "A moi personne..." est une inversion poétique : le complément est déplacé ; "chacun" pron. indéf. = tout le monde...

3. La troisième strophe présente le même agrément de tristesse émotionnante, unie à la même candeur ingénue. Nous n'aimons pas que l'auteur ait mis e dans *priera* comme syllabe : ce qui est juste sans doute, bien que dans la langue courante l'on prononce *pri-ra* en deux articulations. Il faut croire qu'il s'est refusé à faire choix d'un mot plus savant, inconnu de l'enfant : c'est une excellente excuse.

4. Le procédé est le même dans la dernière strophe ; sauf "infortune", toutes les expressions sont de la langue vulgaire et commune. L'on est choqué un peu de savoir que le public "rejette" une mendiante qui "pleure" : c'est une hypothèse hardie et que l'on souhaiterait fautive ; mais on la pardonne à l'auteur d'une *complainte* qui est un bijou de chef-d'œuvre — que nous n'aurions pas connu, si le poète n'avait fait "chanter" la jeune héroïne.

II. — LE DESERT.

1. La Providence, qui a répandu tant de richesses sur le sol que nous habitons, semble s'être montrée plus avare à l'égard de quelques points du globe.

“La Providence” : nom de chose et abstrait, pris pour une personne = Dieu ; c'est le sujet ; — “qui” ou laquelle : pron. relatif ; “répandre” laisser tomber, verser, disperser ; — “tant de” = une telle quantité, tellement de (adv.) ; — “richesses”, choses d'un grand prix ; — “sur” prépos. ; “le sol” terrain que l'on cultive et “que l'on habite” ; — “semble” verbe princ. ; “s'être montrée” verb. passif, devenu pronominal ; — “plus avare” comparatif et complément ou attribut ; — “à l'égard de” loc. prép., envers, à l'endroit de, — “quelques” adj. indéf. ; “points”, parties, portions, endroits spéciaux ; “du globe”, de la terre, ainsi nommée à cause de sa forme sphérique.

2. Là (adv. de lieu), au lieu d'une terre féconde (qui produit des végétaux), un sable toujours stérile (suj. complexe) — qu'une goutte d'eau n'humecte pas (propos. relative qui explique) ; là, aucune herbe (suj. d'une seconde proposition coordonnée), qui puisse (prop. relat.) nourrir nos animaux domestiques (complém. direct).

3. Pas un être vivant n'y interrompt la solitude et le silence ; l'homme n'y fixe pas sa demeure, il passe en fuyant, et c'est à peine s'il laisse l'empreinte de ses pieds sur la poussière qu'il soulève : c'est le désert.

“Pas un” = aucun (pron. ind.) ; “être” l'infin. devient nom ; “vivant” part prés. devient adj. ; — “y” = là ; interrompre”, conjuguez ce verbe au tableau, etc., etc. “Demeure” séjour, asile, habitation ; “empreinte” trace, marque...

4. “S'il y a un désert que nous devons aimer” : application morale ou seconde partie du sujet ; “celui de la solitude (syn. de désert) avec Dieu, il y en a (mieux : *il est*) un autre que nous devons craindre : “en” pron. avec un mot partitif : deux propos. qui sont contraire “aimer, craindre” ; celui que Dieu fait en nous quand il s'éloigne de nous (mieux : celui de l'absence de Dieu).

5. Là où Dieu n'est pas, c'est le désert (l'auteur insiste sur l'idée par d'autres mots) ; et ni l'éclat des assemblées humaines, ni la multitude des hommes (mieux : ni l'éclat ni la foule des assemblées) ne peuvent combler ce vide immense (mieux : vide désolant, douloureux).

6. C'est en ce sens que (inutile) aux yeux du chrétien, le monde est ce désert : il y cherche son Dieu et il ne l'y trouve pas.

Conclusion : Il aspire vers le ciel où Dieu habite avec les saints. Oh ! que cette compagnie lui paraît (est trop faible) meilleure que la société des hommes !

MGR DE LA BOUILLERIE.

Cours sup. des Frères.

ART. IV. — COMPOSITIONS

I. — La Poule

1. *Qu'est-ce ?* — Un oiseau de basse cour.
2. *Comment s'appelle son cri ?* — Gloussement.
3. *Est-ce un oiseau bien joli ?* — Non ; son plumage n'est pas brillant, sa démarche est pesante, son vol très bas.
4. *Est-elle utile et pourquoi ?* — Très utile, à cause des œufs et de la chair qui est excellente.
5. *De quoi se nourrit-elle ?* — De grain, d'insectes, de débris qu'elle découvre dans les fumiers.
6. *Aime-t-elle ses poussins ?* Beaucoup ; elle les nourrit et les défend avec un grand courage et une solitude très tendre.
7. *Jésus a-t-il usé de cette comparaison de tendresse ?* — Il a dit en pleurant sur Jérusalem : "Jérusalem, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes.. et tu n'as pas voulu !"
8. *Que nous rappelle ce souvenir ?* — Il nous rappelle que même les plus vulgaires occupations conduisent à la pensée de Dieu, et invitent nos cœurs à l'aimer et à le servir.

N. B.— Voilà les idées que suggère l'observation : il suffit de regarder et de noter ces impressions ; aussitôt le sujet de composition se dessine et les développements accourent avec abondance et des nuances variées.

Développement.

La poule est un oiseau de basse-cour. Son cri, appelé gloussement, est monotone et ennuyeux, son vol est lourd, sa démarche peu gracieuse. Elle ne charme pas les yeux par un plumage brillant et varié ; mais elle est un de nos oiseaux domestiques les plus utiles. La poule, en effet, enrichit la ménagère de l'abondance de ses œufs, et sa chair blanche est un mets savoureux. Sa nourriture consiste en grains, insectes, vers, débris qu'elle déterre du fumier ou du sol.

De quelle tendresse elle entoure ses poussins ; elle les nourrit, les protège, les défend avec la plus tendre et la plus constante sollicitude.

Notre Seigneur a daigné se servir de cette image pour nous marquer son amour extrême ; il s'est écrié en pleurant sur Jérusalem, sur sa patrie : "Jérusalem, combien de fois..." Jésus nous a parlé sous le voile de ces comparaisons familières pour que tous sachent le comprendre, et aussi pour nous enseigner à penser à lui, à l'aimer, à le bénir, dans nos occupations même les plus vulgaires.

II. — La Colombe.

Les aimables qualités de la colombe l'ont fait choisir comme l'un des plus doux symboles (signes, emblèmes, images) de la nature.

Elle est le symbole de la mansuétude, de la simplicité, de la candeur. Est-il rien qui révèle en elle la colère, la méchanceté, la dureté?

Elle est le symbole de la prière, de la piété qui s'élève et plane dans les airs, de la charité qui redescend du ciel sur la terre qu'elle touche à peine de ses pieds.

Elle est le symbole de la solitude, du silence, de la paix pour les enfants qui aiment leur foyer maternel, la vie en famille sous les yeux de leurs parents.

Aussi, la colombe annonce la fin du déluge au patriarche Noé; elle descend sur Jésus-Christ, le jour de son baptême dans les eaux du Jourdain: et ainsi, elle symbolise les plus saintes choses, l'Esprit-Saint, la grâce divine, la sainte Eglise, l'âme pure, innocente, sanctifiée.

N. B.—Cherchez les *idées* de cette composition, leur enchaînement, leur gradation. Analyser les *mots*, les *phrases* au point de vue de la grammaire.—Mêmes exercices sur le morceau suivant.

III. — Sainte Geneviève et Jeanne d'Arc

Il avait plu au Christ, qui aime les Francs, de susciter, au berceau de la royauté, une humble bergère, qui apparut entre Clovis et Sainte-Clotilde, comme l'ange tutélaire de la patrie naissante. L'invasion étrangère recule devant elle; et la prière de cette jeune fille, plus forte que les armées, arrête Attila aux portes de Paris.

Dix siècles plus tard, pendant la crise formidable qui dura cent ans, dans un moment où la situation paraissait désespérée, Dieu fait signe à une autre bergère, non plus sur les rives de la Seine mais sur les bords de la Meuse, et cette fois encore l'invasion étrangère est arrêtée dans sa marche victorieuse, sous les murs d'Orléans.

Spectacle unique dans les annales d'un pays! Sorties toutes deux des derniers rangs du peuple, du sein même de la nation, appelées l'une et l'autre à remplir une mission de délivrance, sœurs par l'innocence et la vertu, la vierge de Nanterre et la vierge de Domrémy y reçoivent un même culte d'admiration et de reconnaissance.

Ah! puissions-nous les associer un jour dans un même culte de respect religieux et d'invocation!

Explications.—*Les Francs*: confédération de peuplades germaniques, au troisième siècle.—*Clovis*, premier roi chrétien des Francs.—*S. Clotilde*, princesse de Bourgogne, épouse de Clovis, contribua à sa conversion. (Fête le 3 juin) *Attila*, roi des Huns, appelé le *Fléau de Dieu*.

COURS MOYEN

ART. I. — GRAMMAIRE.

CHAP. IV. — LE PRONOM

I. En règle générale, le pronom : — a) ne peut représenter un nom déterminé, si celui-ci forme une locution avec le verbe : *demandez grâce*, et je vous l'accorderai"; il faut "demandez *votre* grâce"; — b) ne peut servir à une obscurité : "Paul dit à son frère qu'il devrait aller à 'a messe"; qui *il?* il faut amener la clarté.

A. **Personnels.** — 1. "Moi, toi, lui, eux" sont des formes pleines ou accentuées; les autres, faibles ou non accentuées.

a) Ces dernières se placent *avant* le verbe : "Je *le* sais".

b) *Il* est impersonnel ou ayant le sens de "cela" : "Il est bon de parler; il n'est que trop vrai." — De même pour *le* : "Êtes-vous de mon opinion? Je *le* suis."

c) *En*, *y* (vrais adv. de lieu) s'emploient comme pronoms de choses "de, à, en cela", et même de personnes "de lui, d'elle...": "si l'on *y* songe... l'on *en* pense..."

d) *Soi* est aujourd'hui employé indifféremment pour les choses et les personnes "quiconque est fier de *soi*... la jactance entraîne avec *soi* son châtement."

2. La place et la répétition du pronom suivent l'usage : "Je l'ai lue, cette lettre... Donne-la-*lui*... Apporte-*les-nous*... Menez-nous-*y*... (vas-*y*; donnes-*y* tes soins : sont des exceptions).

B. **Possessifs** — a) Ils s'emploient d'une manière absolue : "C'est toujours *le mien*, jamais *le tien*. — b). Au masculin plur. leur sens désigne des parents, amis, compagnons : "vous Canadiens, qui êtes des *nôtres*."

C. **Démonstratif.** — Il faut éviter de déterminer *celui*, *celle*... par un adjectif ou un participe : "comparer un tableau à *celui* peint par Millet" est fautif; il faudrait : "à *celui que* Millet a peint."

Il faut analyser *ce* = *il* : "ce semble"; "les coupables, c'est ou ce sont eux"; — "c'est folie *de* ou *que de* fermer les yeux sur."

D. **Interrogatifs** — "qui" = quelle personne? — "que" = quelle chose? — "quoi" est la forme accentuée de *que*.

L'interrogation est *indirecte*, quand "qui, que, quoi" sont entre deux verbes : "J'en sais *qui* ont essayé de..."; "que l'on dise *en quoi* ils sont sincères."

E. **Relatifs** — a) "Qui" se dit surtout des personnes : "à qui veut se montrer", même sans son antécédent "celui" : "qui se montre aimable est aimé"; ou *ce* : "voilà *qui* ira bien."

b) "Que" est complément direct, "quoi" indirect: "plaisant que vous êtes... il n'est rien à quoi il s'intéresse."

c) "Où" (adv. de lieu) devient souvent relatif: "l'heure où je vous parle."

d) "Quiconque" simple avec un pronom personnel: "quiconque fait son possible; mérité qu'on l'encourage."

e) "Qui que, quoi que" s'emploie avec le subjonctif: "Qui que l'on soit; quoi que l'on fasse." De même: "quels que soient ses gages."

F. **Indéfinis** — a) "On, l'on" est toujours sujet, et se répète devant chaque verbe: "on n'est pas toujours heureux, et l'on ne saurait vivre sans croix."

b) "Aucun, personne, rien" signifient proprement "quelqu'un, quelque chose", et sont affirmatifs: "personne a-t-il osé nier ce fait?" — "y a-t-il rien de si beau que l'azur?" — "Pas un" aucun.

c) "L'un l'autre" = tous les deux: "ni l'un ni l'autre" = aucun des deux; "l'un ou l'autre" = l'un des deux.

ART. II. — VOCABULAIRE.

§ I. — Les noms dérivés (v. p. 108).

V. Les suffixes: **aison, ison** — l'un pour les noms venant de verbes de la première, l'autre pour les noms de la seconde conjugaison — marquant l'*accomplissement* ou le *résultat de l'action* exprimée par le verbe.

■ Carguer :	<i>cargaison</i> :	résultat de l'action de charger un navire.
Comparer :	<i>comparaison</i> :	" " " de rapprocher deux idées.
Combiner :	<i>combinaison</i> :	action et résultat d'assembler.
Conjuguer :	<i>conjugaison</i> :	assemblage de front des formes d'un temps du verbe.
Exhaler :	<i>exhalaison</i> :	résultat de l'émanation d'un corps.
Faner :	<i>fenaison</i> :	" " l'action de faire du foin; époque.
Flotter :	<i>flottaison</i> :	" " l'action de faire flotter un navire.
Guérir :	<i>guérison</i> :	" " l'action de guérir.
Trahir :	<i>trahison</i> ...	

Les deux suffixes qui précèdent prennent souvent la forme de: **ation, ition, sion, tion, scion**. — Dès lors, les élèves comprennent aisément le sens des mots analogues à ceux-ci.

Abdication; abjuration; abolition; abréviation; absorption; absolution; abstention; inclinaison; inclination; succession; agression; annexion; ascension; assertion; connexion; torsion; transition.

Voilà qui dispense, désormais, de recourir au dictionnaire pour des centaines de mots, dont on découvre le sens, en disant ceci: *action ou résultat de l'action de*: abdiquer, abjurer... etc.

VI. Les suffixes : *ance*, *ence* marquent aussi le *résultat de l'action* énoncée par le verbe ; de plus, souvent ils indiquent l'*état* ou le *caractère particulier* de l'idée qu'il exprime. Certains de ces verbes générateurs ont disparu.

- Abondance : état, caractère d'une chose qui *abonde*, qui coule de source.
 Abstinence : " d'une personne qui *s'abstient* ; privation.
 Adhérence : " d'une chose qui *adhère* ; union, jonction.
 Alliance : " de choses *liées* l'une à l'autre ; union.
 Apparence : " d'une chose qui *apparaît* avec les dehors, l'extérieur.
 Audience : " situation de personnes qui *écoutent*.
 Concurrence : " de personnes qui *concourent* vers une fin.
 Concordance : le résultat de l'action de *concorde*.
 Échéance : état d'une chose qui *échoit* à une époque fixe.
 Espérance : " de tout ce qui *espère*.
 Essence ; finance ; innocence ; jactance ; naissance ; urgence.

ART. III. — EXPLICATIONS D'AUTEURS

I. — La Fête-Dieu.

Nature, apprête-toi : Dieu s'avance ; prépare
 Ton ciel le plus brillant, ton encens le plus rare.
 Tout s'assemble, tout sort, avec ordre rangé :
 En chœurs harmonieux le peuple partagé,
 Les prélats rayonnants de l'or brillant des mitres,
 Les grands devant leur Maître humiliant leurs titres ;
 De vierges et d'enfants un innocent essaim,
 En ceinture flottante, en longs habits de lin ;
 Le cortège pieux qui lentement s'avance,
 Tantôt chantant, tantôt dans un profond silence ;
 L'éclat des vêtements, la pompe des autels,
 Faisant hommage à Dieu du luxe des mortels ;
 Les drapeaux des guerriers, leur escorte brillante,
 Leur foudre proclamant, d'une voix triomphante,
 L'arbitre de la guerre et le Dieu de la paix ;
 Autour du Saint des saints, qui marche sous le dais,
 Les encensoirs montant, remontant en mesure ;
 Ces nuages de fleurs, encens de la nature ;
 Tantôt un peuple entier, tout à coup prosterné,
 Tandis que, sur leur front humblement incliné,
 Un prêtre ouvre le ciel, et, les mains étendues,
 Leur verse ses faveurs à grands flots répandues :
 Tout enivre le cœur, les oreilles, les yeux.

Analyse

1. Voilà un morceau du **genre descriptif**, genre moyen où Delille se complait avec son talent de versificateur et non de poète vraiment créateur du fond et de la forme.

2. Le **fond**, en effet, reste étriqué, sans invention ingénieuse et large, sans caractère personnel ni original. Tout le monde peut observer les divers détails d'une procession de la Fête-Dieu et aligner l'énumération des objets et des personnes. Cette invention ne dépasse point la moyenne ordinaire d'un esprit qui sait apercevoir et retenir.

3. La **forme** laisse entrevoir un essai ou les germes d'un **plan** : *début, milieu; fin*. Mais l'auteur n'insiste point.

Le **style** n'est guère poétique, ni neuf par les tours, ni en relief en vertu des métaphores, des images, des figures. Le meilleur vers est celui-ci :

Ces nuages de fleurs, encens de la nature

Tout le reste est pâle, fade, froid; il est vrai que l'imagination romantique et la sensibilité n'avaient pas, à cette date, rajeuni la littérature ni la poésie.

Voici un exercice à proposer sur cet extrait: *Etude des mots dérivés* (voir pages 17, 69, 108, 152).

a) L'adj. devient nom: "les grands, vierges, guerriers, Saint des saints".

b) Le verbe — *ou prés. de l'indic.*— devient nom: j'avance: une avance; il sort: un sort; je range: un rang";—au part. pass.: "assemblée, rangée, montée, étendue." etc. . .

N.-B.— Continuez ainsi pour les dérivés que nous avons étudiés jusqu'ici dans les numéros mensuels.

Ouvrages des rois d'Egypte.

L'Egypte était le plus beau pays de l'univers, le plus abondant par la nature, le mieux cultivé par l'art, le plus riche, le plus commode et le plus orné par les soins et la magnificence de ses rois.

Idée générale, qui prépare les développements qui suivent! Expliquez les mots: "abondant" = riche; "nature" opposé à "l'art."... La phrase est simple, mais belle, harmonieuse.

Il n'y avait rien que de grand dans leurs desseins et dans leurs travaux. Ce qu'ils ont fait du Nil est incroyable.

Idées plus précises: la grandeur de leurs phrases et de leurs œuvres; usage des eaux du Nil.

Il pleut rarement en Egypte; mais ce fleuve qui l'arrose toute par ses débordements réglés, lui apporte les pluies et les neiges des autres pays.

Analysez le style: "Il pleut..." impersonnel; "ce fleuve" relie à la phrase précédente; "qui l'arrose..." prop. relat. très expressive; "toute" négligence à peine remarquée.

Pour multiplier un fleuve si bienfaisant, l'Egypte était traversée d'une infinité de canaux d'une longueur et d'une largeur incroyables.

On voit que pour *inventer*, il n'y a qu'à observer les choses: ce qui fait surgir les idées et les lie intimement entre elles. Quelle justesse de termes.

Le Nil portait partout la fécondité avec ses eaux salutaires, unissait les villes entre elles, et la grande mer avec la mer Rouge, entretenait le commerce au dedans et au dehors du royaume, et le fortifiait contre l'ennemi: de sorte qu'il était tout ensemble et le nourricier et le défenseur de l'Egypte. On lui abandonnait la campagne; mais les villes, rehaussées avec des travaux immenses, et s'élevant comme des îles au milieu des eaux, regardaient avec joie, de cette hauteur, la plaine inondée et tout ensemble fertilisée par le Nil. Lorsqu'il s'enflait outre mesure, de grands lacs, creusés par les rois tendaient leur sein aux eaux répandues. De grandes écluses les couvraient ou les fermaient, selon le besoin; et les eaux, ayant leur retraite, ne séjournaient sur les terres qu'autant qu'il fallait pour les engraisser.

La "grande mer", c'est la Méditerranée. Dans ces phrases, la majorité égale l'instructive précision, tout est dit sur l'utilité merveilleuse du Nil. Ne dirait-on pas que Bossuet a assisté au spectacle qu'il décrit: quelle force de coloris dans ces tableaux! Et même quelle poésie!

On croirait aussi que le précepteur vient attirer l'intérêt du Dauphin, son élève, sur l'avantage des canaux en France et que fit creuser Colbert.

Cours sup. des Frères.

BOSSUET, (Hist. univ. III 3)

ART. IV. — COMPOSITIONS.

I. — Un verre d'eau.

Plan.— L'eau a jailli au pied de la colline—Elle a couru dans le vallon et dans la plaine, arrosante et fécondante—Elle a purifié le haillon du pauvre, le fin lin du riche— Elle s'est efforcée d'être utile, sans oublier son but suprême, l'océan.

Captive maintenant, elle ne sollicite que la faveur de finir par un bienfait.

Ce matin, je me sentis sourdre au bas de la colline, à l'ombre d'un bouquet de saules : il m'a semblé que les oiseaux saluaient de leurs chants le Noël de ma carrière. Que tout me paraissait beau : il y avait des fleurs, des feuilles, des nids !

Volontiers je me serais contentée de cette oasis, mais ma destinée chantait des refrains d'avenir : il fallait courir vers l'Océan.

Je pris mon chemin, glissant sur un lit de cailloux sourds, sous des arceaux de noisetiers, des clématites, des chèvre-feuilles. Les fauves et les domestiques se venaient abreuver au courant si pur : le laboureur lui-même s'y inclinait, s'abreuvait aux regards de son image.

D'autres filets, compagnons de route, accouraient de ci de là, et l'on voyageait désormais gaiement, plus gaiement.

Nous voici à la plaine qui respire, entre une rangée double de saules et de peupliers : des deux côtés s'allongent des prés, et l'on se détourne pour les alimenter. Il faut courir au grand soleil à travers champs et jardins, et dans ce labeur, la voix d'en haut répète sans cesse : "Va à la mer, et sur ton trajet fais le bien, tout le bien possible !"

Respect à cette voix, obéissance à cet ordre ! Aussi, je ne me refuse à rien ; je fais tourner les turbines et grincer les usines ; je nettoie le haillon du pauvre et les fins tissus du riche avec un égal dévouement, avec une espérance égale, mais je n'oublie jamais mon but : l'Océan !

Oh ! soudain, je me suis emprisonnée : que va-t-il être de moi, de ma destinée ? Vais-je être servi à la table d'honneur et devenir le breuvage de l'homme ? Je m'en réjouirai bien, beaucoup : peu m'importe de finir, pourvu que je finisse par un bienfait.

Si l'on me rend la liberté, je reprendrai ma course vers la mer où, perdue dans la masse des flots, je porterai les navires et saluerai les voyageurs, mortels de la traversée dont l'âme chemine vers les rivages éternels... Puis, un jour, sur l'aile d'un chaud rayon, je m'élèverai en vapeur azurée jusqu'aux régions des nuages, et je redescendrai en pluie pour féconder les champs et les prairies, pour alimenter les sources !...

Enfant, entends la leçon : Sache rendre service, faire des heureux ; mais n'oublie jamais que ton âme doit sans cesse aspirer au Ciel où Dieu l'exaltera, remémorant tes bienfaits !

II. — Les Fleurs.

Dieu, qui a fait la nature si belle, semble cependant avoir réservé pour les fleurs ses plus riches trésors de beauté. Quel éclat ! quelle élégance ! quelle infinie variété de formes et de couleurs ! Mais, en même temps, Dieu a voulu que la plus belle de ses œuvres fut aussi la plus fragile.

Grave enseignement caché sous un charmant symbole : pour nous avertir que tout passe, Dieu a semé les fleurs sous nos pieds.

Il est dit au livre de Job : "L'homme naît comme la fleur, et il est vite foulé aux pieds." En effet, il brille un moment dans sa chair, et il est foulé aux pieds, lorsque la mort l'a réduit en poussière. "L'homme," s'écrie David, fleurit comme la fleur des champs."

L'on peut comparer à la fleur toute splendeur humaine: richesse, puissance, honneur, beauté. Une famille entière s'épanouit comme un parterre: combien d'années dure son éclat? De longues années? Elles sont bien courtes devant Dieu et l'éternité!

MGR DE LA BOUILLERIE.

III. — L'alphabet poétique

1

A qui sur les pages blanches
Allonge en compas ses branches,
Est l'angle aigu d'un compas.

2

B, se courbant pour bêcher,
Semble dans l'abécédaire,
Bossu comme un dromadaire.

3

C luit, clair et recourbé,
Dans le croissant nimbé,
Faucille, il coupe le chaume,
D s'orrondit comme un dôme.

4

E représente, en moins grand,
Le gril du bon saint Laurent.

5

Fier d'être fort, F a l'air
D'une fine clef de fer.

6

G, tel qu'un golfe, s'étale,
H est une cathédrale.

7

I forme un bilboquet noir,
Dont la bille a pour devoir
D'être en l'air, sans jamais choir
Sur l'extrémité du manche.

8

J, un jeune jonc qui penche,
K va, le poing sur la hanche
Et le bérêt de côté.

L semble un long mât planté.
 M a pour petite sœur
 N , et l'on peut, en douceur,
 Comparer ces deux compagnes
 A de modestes montagnes.

Bouton de rose fermé,
 Rond magique et bien formé,
 o simule aussi la pomme...
 Oh! perdant le premier homme!

P , chiffonnier sans repos,
 Porte un panier au dos.

Tel qu'un melon sédentaire
 q mûrit, la queue en terre.

Sous son corselet étroit
 R , se drapant grave et droit,
 Traîne sa robe de roi.

s est le serpent: il siffle!
 T , la potence que gifle
 Ton vol, sinistre corbeau.
 u , l'urne sur un tombeau.

v s'ouvre aux fleurs, svelte vase.
 x met sa croix dans l'extase;
 Le mystère a pour séjour
 y , sombre carrefour;

z clôt le dictionnaire
 Par le zigzag du tonnerre.

EM. BLÉMONT.

IV. — Fragment.

Nous vivons, nous catholiques, nous vivons avec ténacité, et nous ne craignons pas la mort.

La mort est, tout au plus, pour nous une disparition momentanée, après laquelle nous renaissions fortifiés et rajeunis, et à laquelle nous commençons à être habitués. Nous ressemblons à ces fleuves qui rentrent, quelque temps, sous terre, mais qui, loin d'y rester stagnants, coulent et vivent; et, après avoir passé sous la montagne qui leur faisait obstacle, reparaissent dans la splendeur des rives ensoleillées pour féconder de nouvelles terres...

La vie des grands chrétiens est une voie douloureuse qui se termine par la croix. Au crépuscule de leur vie, ils sont presque toujours de grands vaincus, et le monde voit là une mélancolie qui l'attriste. Mais comme cette mélancolie se colore et se transfigure pour celui dont la foi perçoit par delà nos horizons mortels les lointaines répercussions du sacrifice!...

No III.

HISTOIRE DU CANADA

V. — LEÇON.

Dispersion de la nation huronne. — Héroïsme des missionnaires. — Le premier évêque du Canada. — Dévotion de Dollard des Ormeaux. — Tremblement de terre de 1663.

1. **Dispersion de la nation huronne.** — Depuis de longues années, même avant la fondation de Québec, les Iroquois et les Hurons se faisaient une guerre acharnée. Les Hollandais établis, depuis 1623, au *Fort Orange* (aujourd'hui Albany, état de New York), étaient jaloux des succès des Français et cherchaient tous les moyens de leur nuire. Voilà pourquoi ils fournissaient aux Iroquois des armes et de la poudre pour combattre les Hurons, alliés des Français.

Les Hurons habitaient sur les bords des lacs *Supérieur* et *Huron*, un pays pittoresque, au climat doux, aux forêts peuplées de gibier, aux rivières remplies de poisson. Nombreuses étaient les conversions opérées parmi eux par les missionnaires jésuites; des bourgades chrétiennes s'élevaient comme par enchantement: — *Saint-Ignace*, *Saint-Joseph*, *Saint-Louis*, *Sainte-Marie* étaient les plus importantes. Hélas! les plus grands malheurs allaient fondre sur ce beau pays!

Les Iroquois avaient résolu d'exterminer la nation huronne. Aussi, en juillet 1648, mille de leurs guerriers se jettent sur la bourgade *Saint-Joseph*, massacrent les vieillards, les femmes et les enfants, en l'absence des hommes partis pour la chasse. Ils passent l'hiver dans les forêts environnantes, semant partout la désolation et la mort. Au printemps de 1649, la bourgade *Saint-Ignace* est attaquée à son tour; quatre cents personnes sont tuées. *Saint-Jean*, *Saint-Louis*, *Sainte-Marie* ont bientôt le même sort. Pris de terreur à cette nouvelle, les habitants de quinze autres bourgades mirent le feu à leurs cabanes, et se retirèrent dans les

tribus indigènes des environs. D'autres se réfugièrent dans les bois, où ils moururent de faim et de froid, ou tombèrent sous les traits de leurs ennemis qui les poursuivirent sans relâche. Les débris de la nation trouvèrent un asile dans l'île d'Orléans; le gouverneur leur envoya des secours, fit construire un fort et une chapelle.

Ainsi périt cette puissante nation huronne qui comptait 25 à 30,000 âmes. On trouve, encore aujourd'hui, un certain nombre de ses descendants à la *Petite Lorette*, aux portes de Québec.

2. **Héroïsme des missionnaires.** — Cette guerre implacable fournit plusieurs martyrs à la jeune église du Canada. Les Pères jésuites exerçaient leur apostolat parmi les Hurons, depuis longtemps, quand commencèrent les scènes de carnage. Ils refusèrent de fuir, donnant généreusement leur vie pour leur procurer les consolations de la religion. Le Père *Daniel* trouva la mort sous une grêle de flèches, pendant qu'il baptisait, par aspersion, les catéchumènes qui l'entouraient. Les Pères *Bréboeuf* et *Lalemant*, faits prisonniers, furent réservés pour la torture. Pendant de longues heures leurs bourreaux s'acharnèrent à les tourmenter par le fer, le feu, inventant les supplices les plus diaboliques pour assouvir leur rage. Les historiens rapportent qu'on leur suspendit au cou un collier de haches rougies sur des charbons, qu'on leur mit des ceintures d'écorce enduites de poix et de résine enflammées. On leur versa de l'eau bouillante sur la tête, en dérision du saint baptême. On tailla, sur leurs bras et leurs jambes, des morceaux de chair qu'on faisait rôtir pour les dévorer sous leurs yeux. Le Père *Bréboeuf* expira au bout de trois heures; le supplice de son compagnon se prolongea jusqu'au lendemain.

Le Père *Garnier* fut également martyrisé par les Iroquois, tandis que le Père *Chabanel* tombait sous les coups d'un Huron apostat.

Avant eux, les Pères *Jogues* et *Bressain* avaient enduré toutes les horreurs de la torture.

Le voyageur, qui passe par une des jolies paroisses de l'île de Montréal, ne peut se défendre d'une profonde émotion en lisant, sur le piedestal d'une statue, élevée à un humble récollet, l'inscription suivante: "Ce monument a été érigé, le 24 mai 1903, par les paroissiens du Sault-au-Récollet, en mémoire du R. P. *Nicolas Viel*, premier martyr canadien, jeté, par les Hurons, dans le dernier saut de la Rivière-des-Prairies, au printemps de 1625."

3. **Le premier évêque du Canada.** — Le grand événement de l'année 1659 est l'arrivée, au Canada, de son premier évêque, MGR FRANÇOIS LAVAL DE MONTMORENCY. Une haute naissance, de grands talents, une fermeté d'esprit inébranlable, une infatigable habileté, une ardent piété, un zèle sans bornes pour le salut des âmes font, de cet illustre prélat, une des plus remarquables figures de notre histoire.

Il fut reçu à Québec, par le gouverneur avec tous les honneurs dûs à son rang, au son des cloches et de l'artillerie. Quels ne durent pas être les sentiments de ce saint évêque en mettant le pied dans ce diocèse grand,

plus grand que l'Europe entière, puisqu'il comprenait toute l'Amérique du nord ! Sa première pensée est pour les sauvages. A peine débarqué, il est heureux de tenir sur les fonts baptismaux un enfant huron, et d'administrer les derniers sacrements à un pauvre indigène. Les sauvages, témoins d'un pareil spectacle, ne peuvent cacher leur admiration ; dans un festin que leur donne l'évêque, les chefs des différentes tribus lui adressent de longs et éloquents discours.

4. **Dévouement de Dollard des Ormeaux.** — Au printemps de 1660, l'état de la colonie était bien triste. Les Iroquois, de plus en plus enhardis, après l'anéantissement de la nation huronne, parcouraient le pays semant partout le carnage et la mort. Le laboureur n'osait plus s'aventurer dans son champ sans être armé, les femmes et les enfants ne pouvaient s'éloigner de leurs maisons sans s'exposer aux plus grands dangers. Les gouverneurs assistaient impuissants aux combats sanglants qui se livraient tous les jours. Tous étaient de braves soldats, formés au rude métier des armes dans les troupes du roi de France. Mais les ressources et le petit nombre de soldats dont ils disposaient, ne leur permettaient pas de faire face aux terribles Iroquois. Qui donc allait sauver la colonie ?

Seize héros français commandés par un jeune officier, *Dollard des Ormeaux*, offrirent généreusement leur vie pour sauver leur patrie. Les dix-sept braves firent leur testament, communiquèrent dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Montréal, jurèrent de ne jamais se rendre à l'ennemi, puis se mirent en route ; c'était dans les derniers jours du mois d'avril 1660. Ayant remonté la rivière Ottawa, Dollard et ses braves arrivent au *Long Sault*. Ils y trouvent un petit fort abandonné depuis longtemps.

Un parti de quarante Hurons et de sept Algonquins, sous la conduite du chef Annahotaha, s'est joint à eux. Soudain les Iroquois paraissent au nombre de sept cents, et fondent sur les Français qui viennent de jeter dans le fort. Une vive fusillade s'engage des deux côtés. Pendant cinq jours l'ennemi livre des assauts répétés que Dollard repousse avec succès. Malheureusement, les Hurons, mourant de faim et de soif, se laissent gagner par les belles promesses des Iroquois ; ils abandonnent lâchement les Français et passent de l'autre côté. Sans se laisser décourager par cette défection, nos héros continuent à se battre vaillamment, se relevant à tour de rôle, une partie se tenant en prière pendant que l'autre fait des prodiges de valeur. Pour jeter la terreur parmi les Iroquois, Dollard met le feu à un baril de poudre qu'il veut lancer au milieu d'eux. Hélas ! l'explosion se produit dans le fort même et sème la mort parmi les Français. Les Iroquois y pénètrent et assouvissent leur rage sur les quelques blessés qu'ils y trouvent.

La colonie était sauvée ! Dix sept héros avaient accompli un acte de dévouement dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire. En face d'une résistance aussi opiniâtre les Iroquois ne songèrent à attaquer ni Montréal ni Québec, et reprirent le chemin de leur pays.

5. **Tremblement de terre de 1663.** — Tous les historiens parlent lon-

guement du tremblement de terre de 1663. Commencé le 5 février, il se fit sentir, pendant six ou sept mois, à des intervalles plus ou moins rapprochés. On entendait des bruits étranges, les portes s'ouvraient et se fermaient d'elles-mêmes, le sol bondissait sous les pieds, les arbres des forêts étaient renversés avec violence. On vit, dans cet événement, un châtement du Ciel, en punition des désordres qui régnaient dans la colonie, désordres causés surtout par la traite de l'eau-de-vie.

DEVOIRS CLASSIQUES. — 1. **Narrations**: la destruction des Hurons. — L'exode des survivants. — Le martyr des missionnaires. — La mort héroïque de Dollard.

2. **Descriptions**. — Un tremblement de terre, en 1663. — Le fort du Long-Sault. — Un missionnaire, la veille du martyr. — Le voyage de Mgr de Laval. — Le premier baptême d'Indien.

3. **Discours**. — Un missionnaire aux Hurons. — Un autre aux Iroquois. — Harangue de Dollard à ses braves. — Mgr de Laval aux chrétiens de Québec.

NO IV.

COURS SUPÉRIEUR

ART. IV. — Division du drame

Le drame, en général, tel que nous l'avons étudié, comprend la **tragédie**, la **comédie**, le **drame proprement dit**, bourgeois ou populaire, l'**opéra**.

§ I. — LA TRAGÉDIE.

I. **Notion**. — La *tragédie* est la représentation d'une action grande, héroïque — merveilleuse en Grèce — propre à exciter la terreur, la gaieté ou l'admiration.

II. **Éléments**. — Les éléments constitutifs de la tragédie sont le fond ou l'action et les personnages; la forme ou le plan et le style.

A. — Les Personnages.

I. — NOTION.

Ce sont ceux qui directement ou indirectement concourent à faire l'action représentée. Souvent dans la tragédie, il n'y a ni armée, ni peuple, à côté des héros, des personnages principaux.

II. — QUALITÉS

Que les personnages soient *fictifs*, c'est-à-dire inventés par le poète, qu'ils soient réels ou fictifs, c'est-à-dire historiques et légendaires, ils doivent être revêtus des qualités suivantes; ils doivent être:

1. *Parfaits d'une perfection relative*, c'est-à-dire que les personnages principaux seront *illustrés*, par la naissance, le rang, les richesses, la puissance, la majesté, afin que leurs actions ou leurs malheurs nous intéressent et nous impressionnent plus fortement; — ou qu'ils soient *remarquables* par leur génie, leur courage, leurs vertus naturelles et morales, puisque l'action tragique requiert la grandeur et l'héroïsme;

2. *Exposés à de grands dangers ou dans le malheur*, c'est-à-dire qu'en montrant les dangers où se trouvent les personnages et les malheurs qui les accablent, on excite en leur faveur la pitié ou la terreur, deux passions dont la tragédie se sert pour intéresser en faisant craindre pour la vie des personnages, pour instruire, en portant les spectateurs à fuir la cause de leurs maux;

3. *Intéressants*, c'est-à-dire qu'ils prennent une part directe à l'action; qu'à de grandes qualités ils unissent de grands défauts, des passions fortes, et parfois de grands crimes; qu'ils ne soient pas la cause de leur mauvais sort, en succombant non par malice mais par faiblesse; que leurs passions, telle que la *vengeance*, l'*ambition*, et l'*amour*, aient une apparence de grandeur.

B. — L'action.

I. — NOTION.

L'action tragique, soit fictive, soit réelle, est de nature à intéresser vivement et à remuer l'âme par les émotions les plus élevées: telle sera la mort violente d'un prince, l'expulsion d'un tyran, une conspiration, le martyre d'un Saint.....

II. — QUALITÉS.

L'action doit être: 1. *Grande*, dans les *personnages*, comme nous l'avons dit; dans ses motifs, qui sont purs, nobles, élevés; dans son exécution, qui réclame les efforts du génie, du courage, de la vertu, du devoir; dans ses résultats, pour les personnages et pour les spectateurs;

2. *Passionnée*, par la mise en feu des passions les plus variées, comme l'ambition, la vengeance, la haine, l'amour sous différentes formes; par la peinture même des vices, des défauts et des crimes, des faiblesses et des excès;

3. *Tragique*, par les situations critiques et périlleuses où se trouvent les personnages, par les péripéties et les catastrophes, par des mises en scène ou des coups de théâtre dramatiques qui font naître l'admiration, la pitié ou la terreur dans l'âme des spectateurs, et les font passer tour à tour du plaisir à la crainte et à la commisération, des larmes à la joie.

C. — Le Plan.

I. — NOTION.

Le plan est le même dans la tragédie que dans le drame en général, qu'il suffise d'ajouter que le poète ne saurait trop le soigner, en vue des effets à obtenir.

II. — QUALITÉS.

1. *Qu'ils ne soit pas trop simple*, l'action paraîtrait pauvre, l'intérêt languirait et l'issue serait facilement prévue.

2. *Qu'il ne soit pas trop compliqué*, l'unité en souffrirait, les spectateurs suivraient difficilement l'intrigue et ne porteraient qu'un intérêt médiocre à l'action elle-même.

D. — Le Style.

Le style de la tragédie doit être en raison : 1. *de la grandeur des personnages et de l'action*, grand, noble, majestueux ; sans exclure la simplicité et le naturel, lorsqu'il faut exprimer la douleur, la pitié, la tristesse. En conséquence, il admet les expressions choisies, élégantes, les métaphores énergiques, les figures de pensées, les descriptions brillantes surtout dans les chœurs, les tableaux émouvants, les narrations riches, les discours pathétiques, etc.

2. *du but à atteindre*, il sera tour à tour vif, rapide, pressant, animé, chaleureux, principalement dans les dialogues.

3. *des circonstances*, il sera adapté aux caractères, aux situations, aux passions des personnages, à l'époque où ils ont vécu. C'est le précepte d'Horace : "Téléphe et Pélée, tous deux pauvres, bannis tous deux, rejeteront les phrases empoulées et l'orgueil des grands mots, s'ils veulent que l'âme des spectateurs soit touchée de leur plainte ! (Ars. p. 96).

ART. II. — EXPLICATIONS D'AUTEURS.

A. — L'Ange et l'Âme

1

Un chérubin dit un jour à mon âme :
 " Si tu savais la beauté de mon ciel !
 Si tu savais les purs rayons de flamme
 Que sur mon front projette l'Eternel !"
 Je répondis à l'archange céleste :
 " Tu vois ton Dieu plus brillant que le jour.
 D'un Dieu caché sur un autel modeste
 Sais tu l'amour ? "

L'ange reprit : " Sais-tu la joie immense
De contempler en face un Dieu si beau ?
Pour moi le ciel tous les jours recommence,
Et tous les jours mon bonheur est nouveau."
Je répondis : " Sais-tu ce qu'est l'Hostie !
Toi dont le cœur ne s'est point égaré ?
Près d'un Dieu bon, près de l'Eucharistie,
As-tu pleuré ? "

Le chérubin voulut parler encore :
" Sais-tu, dit-il, mon aliment divin ?
Aimer, servir le grand Dieu que j'adore,
M'unir à lui : voilà mon doux festin."
Je répondis au lumineux archange :
" Tu te nourris de la Divinité ;
Mais l'humble pain que j'adore et je mange,
L'as-tu goûté ? "

O chérubin de la sainte patrie,
Louons ensemble un Dieu si bon pour nous.
A toi le ciel, à moi l'Eucharistie :
Notre partage à tous deux est bien doux.
J'aspire un jour à voir aussi mon Père ;
Mais ici-bas l'autel est tout mon bien,
Voilà mon sort. Ton bonheur, je l'espère ;
J'aime le mien."

Cours sup. des Frères.

MGR DE LA BOUILLERIE.

Analyse.

1. Voilà quatre stances de *huitains*, en vers de *dix* syllabes, — le final de chaque strophe n'en présentant que *quatre*.

Que l'on remarque toutefois que ce qui crée l'agrément, outre le *dialogue* — c'est l'alternance des quatre derniers vers avec les précédents : de sorte qu'en réalité l'on croirait se trouver en présence de *huit* quatrains, au lieu de *quatre* huitains.

2. **L'invention** est ingénieuse, pleine de grâce et d'à-propos, d'autant plus qu'elle n'est nullement imaginaire mais réelle : sans être un dogme défini, la croyance à l'ange gardien individuel est révélée et de foi commune dans l'Eglise. Il est donc naturel d'amener un colloque entre l'âme et cet ange qui en a la protection, du berceau à la tombe.

3. **La disposition** est artistique, délicatement fine, comme les esprits que le poète met en scène. La gradation des idées est nuancée par antithèses : "beauté... Dieu caché ; bonheur... Dieu bon ; union céleste..."

repas eucharistique"; puis effusion des mêmes sentiments, "la vision d'en haut, l'espoir d'en bas."

4. **L'élocution** est heureuse, simple, coulante, par interrogations émouvantes: "Sais-tu l'amour? As-tu pleuré? L'as-tu goûté?" sans compter les autres et les exclamations. Peu de vers sont faibles; le dialogue n'est pas monotone, mais très naturel, doux, expressif.

C'est une ode religieuse, lyrique et harmonieuse, qui prend le nom de **cantique**, expression du sentiment pieux et surnaturel dans son objet. La musique du P. Garin relève superbement ce petit chef-d'œuvre.

B. — Ce que j'aime le mieux.

1

Oh! j'aime la brise légère,
Se jouant à travers nos prés,
Parmi les gazons diaprés;
Je t'aime mieux encore, ô doux nom de ma mère!

2

J'aime le rayon de lumière,
L'étoile du bleu firmament,
Qui brille comme un diamant;
Je t'aime mieux encore, ô regard de ma mère!

3

J'aime le chant de la bergère,
Le frais murmure du ruisseau
Et la roulade de l'oiseau;
Je t'aime mieux encor, douce voix de ma mère!

4

J'aime la saison printanière:
Alors tout s'éveille et fleurit,
La nature se réjouit;
Je t'aime mieux encor, sourrire de ma mère!

5

J'aime les parfums du parterre,
Les touffes de myosotis,
Les bouquets de roses, de lis;
Je t'aime mieux encore, ô baiser de ma mère!

6

J'aime à revoir la messagère
Qui voltige gaiement dans l'air,
En gazouillant: Adieu l'hiver!
J'aime mieux ton retour, ô fête de ma mère!

Appréciation.

C'est une **romance** — sous la forme poétique, c'est un *compliment de fête* — qui traduit avec grâce et délicatesse, avec parfums et couleurs, un sentiment filial, tendre et exquis.

L'on dirait une *ballade*, en raison du retour, au dernier hémistiche d'un trait nouveau de la physionomie de la mère: ce retour n'ajoute pas peu à l'agrément, au plaisir esthétique, ainsi qu'à la surprise.

Les deux rimes féminines, toujours identiques, enlacent ou embrassent deux masculines; et la mesure du dernier vers de chaque strophe, revenant après trois autres de même dimension, concourt à l'illusion et au charme, sans produire ni monotonie ni lassitude.

Il est évident que l'élève aurait profit à mettre en *prose poétique* les stances de ces deux pièces; l'étude des mots, des phrases, des synonymes, des contraires, des locutions serviront à mieux pénétrer la pensée, le sentiment, les images, le style.

1— "brise légère" = zéphyrs, souffles attiédés: — "se jouant" = folâtrant, badinant follement; — "à travers" = au milieu, dans, le long de; — "les prés" = clos, courtils, prairies, gazon, parc, pelouse...

2— "rayon" = jet, rais, sillon, faisceau; — "étoile" = astre, corps céleste, planète; soleil; — "brille" = étincelle, rayonne, éclate, luit, incroite, éblouit... etc., etc...

C. Le Cheval.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats: aussi intrépide que son maître; le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, il s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements.

Non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir, qui par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute, qui sent autant qu'on le désire et ne rend qu'autant qu'on veut, qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces et même meurt pour mieux obéir.

Analyse.

1. Buffon écrit avec logique et observation minutieuse bien que sans l'élégance de nos jours.

Le passage — qui est un **portrait** du cheval — est bien frappé et universellement connu. Le plan est facile à saisir :

1. Le cheval *guerrier* ou de bataille ; — 2. le cheval *domestique* ou de service.

2. Dans ce dernier service, il énumère ses qualités : souplesse, soumission, agilité, dévouement jusqu'à la mort.

2. Ces deux paragraphes sont d'un style sobre, raisonné, lié, mais d'une expression froide, assez fade, sans couleur ni harmonie. Peu d'images, sinon "conquête" ; puis la comparaison avec "son maître", avec "le feu".

1 Néanmoins, il faut reconnaître, avec quel art juste et habile, l'auteur a su adapter à cet animal les qualités morales de l'homme.

D. — Devoir de Philosophie

L'AMOUR DE LA PATRIE.

Remarque.— Voici un sujet dont les éléments se tirent de la philosophie : nul élève, ignorant des inclinations humaines, ne saurait en esquisser la vraie notion, encore moins agencer leur développement et les présenter d'une manière agréable, intéressante, complète.— Nous avons posé nettement les *inclinations corporatives* — REVUE de 1904, page 294.... on nous pardonnera d'y renvoyer. Là sont le plan et l'âme de ce sujet important : *le patriotisme*, en général.

L'homme n'est pas créé pour l'isolement ni pour la solitude : il est essentiellement né pour la vie de société. Membre d'une société restreinte, qu'on nomme la famille, il appartient aussi, par sa nature et par le milieu où se meut son existence, à une association plus étendue, à une *patrie*.

La patrie occupe le centre entre la *famille* qui semble trop étroite pour satisfaire toutes les affections naturelles et acquises, et *l'humanité*, qui est trop vaste pour inspirer des sentiments très profonds et durables. Aussi bien, telle est la lumière qui jaillit du mot latin *patria*, qui désigne avec tant de concision et de charme le pays où l'on a son *père* et auquel l'on appartient comme citoyen : c'est la terre natale — *fatherland, vaterland* — des Anglais et des Allemands.

L'amour de la patrie est l'affection qui attache au sol natal, à la nation, à ses traditions, à sa gloire, à ses mœurs, à son passé, à son présent, à son avenir.

A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère !

(VOLTAIRE. *Tancrède* A. 3.)

Tu vis dans tous les cœurs, amour de la patrie !

(COPPÉE. *Pour le drapeau*.)

* * *

Cet amour n'est pas le sentiment intéressé du bien-être, ni la crainte de le voir empoisonné. L'adage : "Où l'on est bien, là est la patrie" est un cri d'amour propre. Le patriotisme est essentiellement désintéressé ; et, si l'amour de soi paraît en être la racine, puisque la patrie, c'est nous-même, c'est notre personne agrandie se déversant sur d'autres individualités qui nous sont chères, il ne saurait en expliquer les généreuses ardeurs et les héroïques dévouements.

Aimer la patrie, c'est chérir le *sol* sacré auquel "la Providence a attachée les pieds de chaque homme par un aimant invisible" ; c'est affectionner tendrement la *terre* que les ancêtres ont défrichée, cultivée, embellie à la sueur de leur front, la terre qu'ils ont léguée comme un trésor, pour laquelle ils ont combattu et péri, la terre où dorment les ossements et les murs paternels, le clocher et l'école, tout cet horizon paroissial, qui va s'étendant peu à peu, à mesure que recule l'horizon de la vue et de l'esprit, car il est fait des ravissantes beautés de la province et du territoire national, de la variété infinie de ses aspects, de la succession ininterrompue de ses paysages, tour à tour riants et grandioses, désireux et terribles. Et toutefois, la patrie ne se limite point à un lambeau de terre, à cette motte au-dessus de laquelle le laboureur élève un peu la tête, qu'il retourne de sa bêche infatigable et qui un jour la viendra rebouvir ; ce lambeau, les traités peuvent l'agrandir ou le mutiler, la patrie existe encore.

Aimer la patrie, c'est chérir la *nation*, la société des personnes qui habitent le sol, l'âme commune qui pense, parle, agit, vit et meurt dans les frontières de ce territoire immense ; c'est aimer la grande famille dont chaque famille est comme un membre moral. De vrai, c'est une famille que la patrie : sous la coupole ensoleillée qui forme son toit arrondi, il y a — en elle — une mère, des pères, des ancêtres, des frères : — une mère, dont la main sème des bienfaits, ceux de la naissance, de l'éducation, des traditions nationales ; — des pères et des ancêtres, que l'on salue avec un filial et respectueux amour dans les générations qui ne sont plus, qui ont fondé et conservé, parfois au prix de leur sang, la prospérité et les institutions dont on recueille les fruits ; — des frères, que l'on se plaît à reconnaître dans tout compatriote, dans tout concitoyen, associés sous la tutelle des mêmes lois, sous le charme des mêmes souvenirs, partageant les mêmes douleurs, les mêmes espérances et les mêmes joies.

Qui donc ne sentirait frémir les fibres patriotiques sous les souffles de ce passé d'honneurs et d'infortunes, quand cette grande famille

chantait ou pleurait sur ses gloires ou sur ses malheurs? Elle s'est faite ainsi un caractère et un tempérament, des mœurs et des habitudes, une âme personnelle fière de sa race et de ses origines, jalouse de sa langue et hospitalière à d'autres idiomes, saintement orgueilleuse de son génie, de ses qualités, de sa littérature, de ses chefs-d'œuvre. Non, la douce image d'une telle mère ne saurait se ternir jamais dans le repli le plus sacré du cœur!...

Aimer sa patrie, c'est s'attacher à ce qui fait sa grandeur morale, à ses intérêts, à sa législation, à son gouvernement, surtout à la *religion* et à la *foi* des anciens jours. Si les peuples païens, combattant pour la patrie, disaient avec une légitime jactance qu'ils luttaient "pour leurs autels et leurs foyers" — *pro aris et focis* —, comment les peuples modernes, débiteurs envers le christianisme de leur civilisation et de leurs progrès, oseraient-ils désunir le sentiment patriotique et les sentiment religieux, qui se cimentent l'un l'autre d'une si admirable cohésion?...

En résumé, l'amour de la patrie, grande et sainte chose, s'épanouit en aspirations sublimes, en héroïques sacrifices, en sympathies grandioses et indestructibles. C'est le *civisme* bien compris, pour la défense des intérêts communs et des droits inaliénables.

Le *cosmopolitisme* en est la négation absurde et méprisable: le ciel est trop haut, le levant trop loin de l'occident pour circonscrire les sentiments humanitaires d'un socialisme orgueilleux.

Arrière aussi le *chauvinisme* borgne ou aveugle qui ne discerne et ne goûte le bien, le beau, le grand que chez soi, à l'exclusion des autres nations: le chauvin les déteste plus qu'il n'affectionne son pays.

Le patriotisme vrai reconnaît chez les concitoyens les qualités et les défauts, ne hait aucun peuple bien qu'il préfère sa nationalité: il la sert avec bonté; la tendresse de lapiété filiale et son dévouement le conduit au besoin de l'aimer jusqu'à l'effusion du sang.

N.-B.—Il sera facile de greffer sur ce thème un sujet plus spécial: *le patriotisme canadien*. Mais il fallait d'abord dégager avec netteté et précision les notions générales et universelles.



SUPPLEMENT

CHRONIQUE RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE DU MONDE CATHOLIQUE.

I. — Canada

1. Madeleine, la rédactrice patriote et religieuse de la chronique au journal "*La Patrie*"; annonce le succès de M. Th. Botrel: l'inauguration du monument de J. Cartier, à Saint-Malo, est fixée au 30 juillet.

Elle remémore les strophes primesautières du barde, à son passage parmi nous: il convient de les sauvegarder de l'oubli.

Canadiens, pour Cartier je vous tends mon chapeau,
Pour qu'on en fasse une aumônière.

1

Car ce héros, chez nous, semble mort tout entier;
Sur nul socle il ne dresse encor son front altier.
Son monument, chez nous, il faut que je le gagne!
La Bretagne jadis vous a donné Cartier:
Rendez Cartier à la Bretagne!

2

Fils des Bretons, fils des Normands qui sur le flot
Suivirent autrefois ce hardi matelot;
O Canadiens français, nos cousins et nos frères,
Aidez-nous à fêter ce gars de Saint-Malo,
Qui fut l'ami de nos grands pères!

3

Joignez-vous aux Malouins têtus qui font ce vœu
D'arracher à l'oubli des temps ce demi-dieu,
En dressant son image au bord de la mer grande,
Au sommet du rempart en granit rose et bleu,
Qu'on a baptisé "la Hollande"!

4

Et nous l'y camperons l'an prochain, oui-dà!
Face à l'immensité que son regard sonde,
Debout, prêt à livrer au vent ses blanches voiles
Pour nous redécouvrir un nouveau Canada.
Là-haut... derrière les étoiles!

2. **Mouvement littéraire.** — a) Nous prions M. N. E. Dionne de nous excuser, ainsi que nos lecteurs. Nous sommes en retard pour an-

noncer son récent ouvrage, digne en tout de sa réputation. — *Les Ecclésiastiques et les Royalistes français, réfugiés au Canada, à l'époque de la Révolution française* (1791-1802), est une œuvre pleine d'intérêt pour le fond et pour la forme. Ce livre met en relief le rôle soutenu parmi nous par d'héroïques prêtres français, victimes de la tourmente sauvage et hideuse, car ils surent donner à notre race les plus éclatantes marques de leur dévouement.

c) *Laurier et son Temps*, par M. le sénateur L. O. David, volume à 0,25 ou 0,50, en vente aux bureaux de "La Patrie", Montréal. L'auteur n'en est pas à son coup d'essai: il est passé maître dans la biographie, où son talent de penseur et d'écrivain, à la langue pure, distinguée, élégante, aisée, harmonieuse, fait saillir les physionomies par le choix des colonnes et des ombres formant portraits et tableaux remarquables. Cette œuvre est le fruit de l'esprit et du cœur.

d) M. J. P. TARDIVEL vient de disparaître: il succombe avec gloire à un labeur tenace et persévérant. Chevalier sans peur et . . . sans reproche au moins dans ses intentions, défenseur intrépide de l'Eglise, insatiable champion de la cause française, il lègue à sa famille et à ses concitoyens l'exemple d'une vie grave et pure, une réputation sans tache. Ecrivain de raison plus que d'imagination et de sensibilité, polémiste à la Veillot et à la Drumont, il a lutté sur la brèche, sous les coups et dans la poussière ou la fumée des combats. Il est glorieux pour lui d'y tomber blessé et d'y mourir. — Trois volumes de *Mélanges*, des *Notes de voyage*, la *Situation religieuse aux Etats-Unis*, le roman chrétien *Pour la Patrie*. . . proclameront toujours combien sa tâche fut rude, son courage invincible, son âme ardente, sa vaillance inaltérable. Puisse-t-il avoir reçu du Maître la couronne des lutteurs et la récompense des élus!

3. La mort a ravi, tout récemment, l'Hon. GÉD. OUMET, ancien premier ministre, surintendant de l'Instruction publique (1876-95), conseiller législatif de la province de Québec. Il est décédé à *Saint-Hilaire*, au soir d'une longue carrière, à 82 ans. — "L'illustre défunt, écrit un journal, a voué à la cause de l'enseignement une constante attention au-dessus de tout éloge. L'histoire rendra à sa mémoire la justice qu'elle confère à tout droit. Son dévouement éclairé et son zèle ne connurent aucune borne. Grâce à lui, l'Instruction publique escompte de sérieux progrès."

4. A Kingston, Ont. est décédé le capitaine CHARTRAND. Né au Canada, il avait passé une partie de sa vie en France, et servit avec distinction dans les Chasseurs Alpins. De nombreuses correspondances, adressées aux journaux, et quelques volumes, lui avaient fait une certaine auréole littéraire.

N. B. — La présente livraison de la Revue compte pour les mois de mai et de juin solidièrement. Nous avons fourni à nos abonnés 39 pages supplémentaires, depuis janvier: nul ne trouvera mauvais que nous veillions à nos dépenses et à nos frais d'impression.